

CARLOS SALEM

Nager sans se mouiller

roman traduit de l'espagnol par
Danielle Schramm

ACTES SUD

A mes enfants, Africa et Nabuel.

*A la famille Belin-Arbizu (ou vice versa),
mon port d'attache à Paris.*

Et à Sébastien Rutés, auteur admiré et ami admirable.

*Vous savez quoi ? Ne vous vexez pas, mais
vous êtes fatigué de vous supporter.*

OSVALDO SORIANO,
Una sombra ya pronto serás.

Les miroirs de l'ascenseur nous répètent à l'infini et créent une multitude de clones à partir des quatre personnes qui l'occupent. C'est un ascenseur moderne, comme l'immeuble, et il y a un instant, quand nous sommes montés, l'homme au complet bleu et moi, au quatorzième étage, ces images m'ont rappelé un truc de fête foraine, un truc cruel, car, au lieu de nous déformer, l'excellente qualité optique des miroirs nous renvoie une parfaite image de nous-mêmes. Et ça fait mal.

Au douzième étage, la cabine s'est arrêtée et la femme et sa photocopie en réduction sont entrées, la même arrogance en deux tailles différentes. La Mère (parce que c'était une Mère avec majuscule) explique à sa fille ce qu'elle doit et ne doit pas faire quand elles viennent voir papa dans son bureau. Elle allonge le mot bureau après m'avoir regardé, car ce qu'elle voit confirme ma condition de sous-fifre probable du respectable papa. Elle voit un homme approchant de la quarantaine, moustache anachronique et cheveux plaqués pour cacher une éventuelle calvitie. Un homme un peu voûté, comme s'il attendait le prochain coup ou se remettait du dernier.

Pas pathétique.

Juste banal.

Un homme qui aurait pu être pas mal si au lieu de cette expression bovine et bonasse il avait montré un peu plus de fierté, une pointe d'ambition, une étincelle de gaieté.

Je porte un complet gris pas trop usé encore. En fait, je ne l'ai mis qu'une douzaine de fois. Mais on voit bien que, comme moi, il s'est prématurément affaissé. Pour cette raison, la Mère, qui s'écrie que la petite a oublié quelque chose dans le bureau de papa, me regarde comme si elle se disait que ma fatigue médiocre d'employé probable d'une de ces entreprises n'est rien en comparaison de ce que doit accomplir une Mère. Je n'entends pas ce qu'elle dit, mais l'homme au complet bleu, l'autre homme, hoche la tête d'un air chevaleresque et arrête l'ascenseur d'un geste qui dépend moins de son doigt sur le bouton, que de l'autorité qui en émane. Puis, il l'actionne à nouveau et nous remontons.

Il ne m'a pas consulté.

Ce n'est pas la peine.

Il ne consulte personne et l'or de ses bagues et sa montre et la clé de sa Mercedes suffisent à justifier ses décisions.

A nouveau le douzième étage. Mère et Fille sortent après avoir remercié le monsieur et ignoré l'invisible.

Nous redescendons. L'homme au complet bleu sort un cigare de sa poche et l'allume. Il ne me consulte pas. Ce n'est pas la peine. Il se borne à m'adresser dans le miroir un petit signe complice du genre on est entre hommes, il caresse ses boutons de manchette en or et hume la fumée. Moi aussi. J'admire

le briquet (en or, bien sûr) qui est resté dans sa main pour que je puisse l'admirer, pendant qu'il ouvre et referme le couvercle avec une simplicité étudiée. Je fais dans le miroir un geste vers le briquet, c'est une demande et il apprécie ma modestie et mon maintien respectueux. Il hoche la tête. Je mets ma main dans ma poche et il avance le briquet pour m'offrir du feu comme s'il allait me donner une bénédiction. Il jette un coup d'œil à son havane, se demandant sans doute quel tabac bon marché je vais extraire de ma poche. Je suppose qu'il parie sur une marque ou une autre comme il parierait au casino, laissant tomber son jeton sur le tapis. Il se décide pour la marque la moins chère de cigarettes blondes, j'en suis sûr, et se concentre pour que son expression ne traduise pas la commisération. Il se peut même qu'il envisage la possibilité de me hausser vers lui en m'offrant l'un de ses havanes. On voit que c'est un homme comblé, par ses affaires et par sa propre personne, par le monde qui fonctionne comme il se doit pour les personnes nées avec une cuiller d'argent dans la bouche, évidemment peu nombreuses en quantité mais riches en qualités. Il s'étonne donc quand il s'aperçoit que le monde ne fonctionne plus comme il se doit, et que, au lieu d'un paquet de cigarettes médiocres, je sors de ma poche un petit pistolet noir agrandi par le phallus du silencieux, que je vise son front et que je tire.

Deux coups.

Il se regarde dans le miroir et observe son aspect général avec plus d'attention que les deux trous rouges et jumeaux de son front.

Ensuite il meurt.

J'arrête l'ascenseur au troisième étage. Les bureaux sont en travaux et c'est l'heure du déjeuner. Comme l'indiquaient les instructions. Je remercie l'homme à terre pour l'exactitude de ses habitudes, et la Mère pour son oubli qui m'a évité d'avoir à mettre en pratique le plan B. Attendre jusqu'au soir l'heure de son retour du club pour l'aborder, ce qui aurait été plus risqué et m'aurait fait perdre un temps que je n'ai pas.

Je descends et coince le pied chaussé d'un soulier coûteux pour empêcher la porte de se refermer. L'air décontracté, je descends les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée. Comme le prévoyaient les instructions, le tour de garde a changé et le type à l'accueil n'est pas le même que celui qui m'a vu monter. Moi non plus je ne suis plus le même, ma veste sur l'épaule et les cheveux en bataille, un jeune cadre prometteur, peut-être même un de ces petits génies de l'informatique qui règnent dans les bureaux des étages supérieurs et dont le nom se termine par point com. La moustache démodée est dans ma poche à côté du pistolet.

Je salue le gardien et sors sur la Castellana.

Le soleil baigne Madrid. Je pense à la Mère de l'ascenseur et à son entrée qui a failli m'obliger à faire des heures supplémentaires. Mais elle avait raison. Je n'ai aucun mérite.

C'est facile d'être un tueur à gages.

Ce qui est difficile c'est d'être père.